

Frédéric BARBIER\*

## De la France, de l'Allemagne : les relations transnationales de librairie à Strasbourg dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle\*\*

Bien avant M<sup>me</sup> de Staël, bien avant M. Cousin, [Sébastien de Planta] s'appropriera par de durs labeurs, puis révéla à quelques adeptes choisis les trésors presque ignorés en France de la littérature et surtout de la métaphysique allemande[s] (Albert du Boys).

### HISTOIRE DU LIVRE ET MONDIALISATION

#### Mondialisation, globalisation

Mondialisation et globalisation sont des concepts particulièrement à la mode aujourd'hui, et pas uniquement dans les domaines de la politique ou de l'économie. Il n'y a pas à revenir ici sur leur généalogie, mais *Histoire et civilisation du livre* aussi a sacrifié à cette mode, en publiant un dossier consacré à une « Histoire mondiale du livre »<sup>1</sup>. Pour autant, il ne peut pas s'agir pour nous de « revisiter » simplement une histoire du livre conçue traditionnellement selon la catégorie de la nation, et l'« histoire mondiale » du livre ne saurait consister en la simple juxtaposition d'histoires nationales, si habilement conduites qu'elles soient.

---

\* Directeur de recherche à l'IHMC (CNRS/ENS Ulm), directeur d'études à l'EPHE, membre de l'Institut d'études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS).

\*\* Cette étude s'insère dans le cadre du programme TransNat (ANR/DFG).

<sup>1</sup> *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 2012, t. VIII, dossier publié sous la dir. de Jean-Yves Mollier.

Il semble évident que le principe de la mondialisation est d'abord lié à l'espace et à la géographie. À ce titre, le phénomène est déjà ancien, puisque l'invention de l'imprimerie, vers 1450, inaugure un processus d'ouverture dont l'un des effets sera la véritable « conquête » du globe par le média nouveau<sup>2</sup> : l'Amérique du Sud s'inscrit en tête après l'Europe, avec les presses de Mexico et de Lima au XVI<sup>e</sup> siècle, tandis que le XVII<sup>e</sup> siècle voit les débuts des presses en Amérique du Nord, avec Harvard en 1640<sup>3</sup>. Le XVIII<sup>e</sup> siècle marque, peut-être, le premier apogée d'un processus de mondialisation dont l'abbé Raynal se fait le théoricien dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, publiée pour la première fois à l'adresse d'Amsterdam en 1770.

Articulé avec le concept de mondialisation, celui de globalisation renvoie plutôt à l'idée de rapprochement et d'intégration de phénomènes divers – et Raynal en est à nouveau le théoricien lorsqu'il ouvre son livre en montrant comment la dilatation d'un monde occidental étendu aux dimensions du globe s'accompagne d'une interdépendance nouvelle, notamment d'ordre économique (y compris l'économie de la consommation) entre les différents espaces et les différentes civilisations :

C'est [avec le passage du cap de Bonne-Espérance] que les hommes des contrées plus éloignées se sont devenus nécessaires; les productions des climats placés sous l'équateur se consomment dans les climats voisins du pôle; l'industrie du nord s'est transportée au sud; les étoffes de l'Orient habillent l'Occident, et par-tout les hommes se sont communiqués leurs opinions, leurs lois, leurs usages, leurs remèdes, leurs maladies, leurs vertus et leurs vices<sup>4</sup>.

### Une conjoncture spécifique

Par rapport à cette poussée vers l'ouverture, la catégorie qui semble la plus efficace est, pour nous, celle de transnational. Elle intéresse d'autant plus le champ des médias, en l'occurrence le livre et l'imprimé (périodique, journal, pièces de toutes sortes), que celui-ci constitue bien évidemment, à partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, un facteur-clé au sein des processus de décloisonnement, qu'il s'agisse de circulation des nouvelles, des connaissances, des contenus littéraires, des formes esthétiques ou autres, voire des pratiques et des représentations. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le monde correspond déjà pour partie au modèle du « village global » cher à Marshall McLuhan, et l'on se

<sup>2</sup> Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Librairie Belin, 2006 (« Histoire et société »).

<sup>3</sup> Frédéric Barbier, *Histoire du livre en Occident*, Paris, Armand Colin, 2012 (« Collection U »).

<sup>4</sup> G. T. F. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements & du commerce des Européens dans les deux Indes*, La Haye, P. Gosse, Fils, 1774, I, p. 1-2.

souvent du vicomte de Chateaubriand voyageant dans la région des Grands Lacs sous la Révolution. C'est lors un bivouac complètement isolé qu'il apprend, à l'improviste, la nouvelle de la fuite et de l'arrestation du roi à la suite de l'affaire de Varennes :

Tandis que les patates de mon souper ébouillaient sous ma garde, je m'amusai à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre entre mes jambes : j'aperçus, écrits en grosses lettres, ces mots : *Flight of the king* (Fuite du Roi). C'était le récit de l'évasion de Louis XVI...<sup>5</sup>

Encore quelques décennies, et ces décembristes exilés à Irkoutsk seront abonnés au *Journal des débats*, qui constitue l'un de leurs liens privilégiés avec « l'Europe ». À la veille de la Première Guerre mondiale encore, c'est souvent par l'intermédiaire de la presse parisienne que les nouvelles importantes parviendront dans telle ou telle capitale d'Europe continentale.

Ne nous arrêtons pas sur les deux polarités majeures de la globalisation transnationale mises ici en évidence : avant le XIX<sup>e</sup> siècle, la géographie francophone recouvre pour partie l'Ancien monde, quand la géographie anglophone, appuyée sur les colonies et anciennes colonies, prend déjà une dimension mondiale. Mais les phénomènes relevant du domaine de l'imprimé s'inscrivent à long terme dans une chronologie qui présente des spécificités certaines. Deux observations doivent tout particulièrement être prises en considération.

1) On rappellera d'abord que la première langue imprimée dominante est, bien sûr, le latin, qui répond à la demande du public des clercs constituant la majorité des lecteurs. Même si, dès les années 1470, les différentes langues vernaculaires tendent à monter en puissance<sup>6</sup>, elles ne s'imposeront très généralement qu'au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, voire plus tard dans certaines géographies. Avec le latin, nous sommes *a priori* face à un marché transnational, dominé par les grands centres éditoriaux de l'Europe continentale et organisé autour de la foire du livre de Francfort : James Raven explique comment,

avant 1700, les grandes collections de livres anglaises (et en particulier les collections royales) témoignent de la [place des] exportation[s] de Paris, Venise, Cologne et d'autres centres d'imprimerie en Europe. La production [anglaise] de livres était en effet très limitée – ni assez grande ni assez efficace pour soutenir les presses. Deuxièmement, comme l'Angleterre n'a pas été un réel exportateur de livres

<sup>5</sup> *Mémoires d'outre-tombe*, n<sup>elle</sup> éd., Paris, Garnier-Flammarion, 1991, I, p. 340.

<sup>6</sup> Frédéric Barbier, « L'invention de l'imprimerie et l'économie des langues en Europe au XV<sup>e</sup> siècle », dans *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 2008, 4, p. 21-46 [ci-après HCL].

jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle et a été tributaire de l'importation pour ses livres et pour son approvisionnement, les presses ont fonctionné en sous-capacité<sup>7</sup>.

Il serait difficile, dans cette conjoncture de surestimer l'importance des conséquences entraînées par la pré-Réforme et par la Réforme : Sébastien Brant déjà veut s'adresser au plus grand nombre des lecteurs lorsqu'il rédige et publie en allemand sa *Nef des fous* (*Das Narrenschiff*), en 1494, avant de la faire traduire en latin pour toucher le public transnational non germanophone. Luther suivra le même principe, tout en manifestant une étonnante maîtrise du média, en faisant notamment publier de « petits textes » faciles d'accès et peu onéreux, plutôt que de gros traités que personne ne lirait. Surtout, avec la Réforme, le modèle de la société chrétienne unifiée est battu en brèche, et le temps s'ouvre, d'une diversité croissante de la production imprimée, diversité désormais articulée avec l'émergence de phénomènes de transferts et d'échanges de plus en plus complexes.

2) La seconde caractéristique est relative à la typologie des marchés du livre tels qu'ils s'organisent et se développent dans la librairie d'Ancien Régime : du fait que nous sommes dans une logique dominée par les coûts du transport, la nature des produits se combine en effet au premier chef avec leur géographie de fabrication et de diffusion. Au niveau local, voire régional, la production imprimée sera d'abord celle des pièces et autres « travaux de ville », qui ne demandent pas d'investissement important, qui peuvent être écoulés assez rapidement sans coûts excessifs, et qui correspondent souvent à des commandes locales – y compris s'agissant de certains types d'ouvrages dont le modèle accompli est celui des *Heures* ou du *Bréviaire* de tel ou tel diocèse. C'est déjà le cas à la période incunable, par exemple dans la comté et dans le duché de Bourgogne, à Dole comme à Dijon ou encore à Chablis (pour le *Bréviaire d'Auxerre* donné dans cette ville par Pierre Le Rouge, sur une commande de l'évêque Jean Baillet, en 1483<sup>8</sup>).

Si nous envisageons en revanche des centres de productions plus importants et des cadres géographiques plus larges, la question du marché se pose dans des conditions fondamentalement autres – tout en restant dominée par l'impératif des coûts et de leur adéquation avec un certain modèle de diffusion. Nous sommes devant une production relativement courante de textes à caractère religieux, scientifique, littéraire ou autre, production qui tend à monter en puissance et au sein de laquelle les équilibres entre catégories se déplacent peu à

<sup>7</sup> James Raven, « Choses banales, imprimés ordinaires, “travaux de ville” : l'économie et le monde de l'imprimerie que nous avons perdus », dans *HCL*, 2013, 9, p. 243-258. On se reportera à l'article d'origine pour consulter la bibliographie donnée par l'auteur.

<sup>8</sup> *Breviarium Antissiodorensis* [*sic* pour *Autissiodorensis*], Chablis, [Jean Le Rouge, pour?] Pierre Le Rouge (d'ap. ISTC), 24 IV 1483, 8<sup>o</sup>.

peu. Certes, en-deçà d'un niveau de prix assez limité, il serait possible d'atteindre des chiffres de tirage élevés, mais les difficultés et les coûts de la distribution constituent souvent un obstacle dirimant. Dès lors, on répondra à la demande en multipliant les éditions successives d'un même texte, souvent réalisées dans différentes villes, et sans que les droits théoriques du premier libraire ou libraire-imprimeur, encore moins ceux de l'auteur, soient généralement respectés. La poussée du marché est telle que ces éditions et rééditions s'inscrivent au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la logique très particulière qui est celle des « presses périphériques »<sup>9</sup>.

Bien entendu, plus nous montons dans l'échelle des prix, plus l'argument du surcoût lié à la distance perd de sa pertinence : à un certain niveau de revenu, le prix n'entre pas vraiment en ligne de compte dans la décision d'acheter. Lorsqu'il cherche à réunir à Séville une bibliothèque universelle, Fernand Colomb illustre pleinement les problèmes posés, malgré la fortune dont il dispose, par la « résistance » de l'espace – au point de l'amener à faire lui-même plusieurs voyages bibliographiques en dehors de la péninsule : en effet, en se fournissant auprès des seuls professionnels de

Séville ou [de] Salamanque, il y aura une infinité de livres dont on n'apprendra jamais l'existence et qui ne seront jamais inclus dans la bibliothèque, car ils ne seront jamais envoyés jusqu'ici.

### Un changement de climat

C'est cet équilibre séculaire qui tend à se déplacer, surtout à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à se trouver complètement bouleversé avec la « seconde révolution du livre », celle de la librairie de masse et de l'industrialisation – quand nous abandonnons précisément la « librairie d'Ancien Régime ». Le facteur central concerne la progressive montée en puissance, dans les grandes nations occidentales, d'un marché de l'imprimé de plus en plus large sur le plan sociologique, et qui s'accompagne d'une domination appuyée des titres en vernaculaire – français, italien, anglais, allemand, espagnol, mais aussi les autres langues – par rapport au latin.

Nous n'envisagerons pas ici la problématique de l'encadrement législatif et réglementaire des activités de la « librairie » entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et nous bornerons à souligner la tension entre deux phénomènes articulées l'un avec l'autre. Le premier concerne le défaut de protection au niveau international, défaut ancien (les privilèges et autres

<sup>9</sup> Dont la logique économique de fonctionnement a été détaillée par Frédéric Inderwildi, « Les réseaux commerciaux d'une presse périphérique à l'aube de la Révolution : la Société typographique de Neuchâtel », dans *HCL*, 2012, 8, p. 185-207.

systèmes de protection ne valent que dans la géographie politique pour laquelle ils ont été octroyés), mais que l'intégration croissante et la première révolution des transports rendent plus sensible : le XIX<sup>e</sup> siècle est d'abord le siècle d'or de la contrefaçon, dont, dans le domaine francophone, la librairie belge se fait une véritable spécialité à partir de 1830. La seconde tendance concerne, à l'inverse, les efforts déployés en vue d'organiser l'intégration de marchés « nationaux » (c'est le cas en Allemagne à compter des années 1770), puis internationaux (par le biais de conventions bilatérales préluant à la Convention de Berne)<sup>10</sup>.

Dans cette conjoncture, le français fera d'abord, le cas échéant, office de langue internationale (c'est le temps de l'« Europe française »), mais il ne concerne jamais, en dehors des pays francophones, qu'une part de plus en plus minoritaire du marché au fur et à mesure que celui-ci s'élargit et que l'économie des traductions tend à se développer. À moyen terme, les rapports de forces s'équilibrent entre les langues principales, tandis que, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la première métropole européenne, dans le domaine du livre aussi, est devenue celle de Londres.

Dans l'étude qui suit, nous envisagerons cette problématique à partir d'un exemple particulièrement significatif, celui des relations libraires, mais aussi intellectuelles et scientifiques, entre les pays allemands et la France, et à partir d'un point d'observation lui-même exceptionnel, à savoir la ville de Strasbourg. On sait que, pour les philosophes, les Lumières sont de plus en plus souvent localisées au nord de l'Europe, qu'il s'agisse de Stockholm, de Saint-Petersbourg ou de Berlin. La montée, en France, des curiosités spécifiques concernant l'Allemagne – on ne peut pas ne pas mentionner Madame de Staël et son groupe<sup>11</sup> – provoquera progressivement un rééquilibrage des échanges de librairie entre les deux géographies : au courant d'exportations de la « librairie française » vers l'Allemagne se juxtapose de plus en plus évidemment un courant d'importations allemandes en France. Dans tous les cas, les professionnels strasbourgeois s'efforcent d'exploiter la conjoncture, tout en jouant sur leur position pour lancer des opérations que l'on espère profitables : publier eux-mêmes en allemand pour la diffusion outre-Rhin (comme le montre l'exemple du chanoine Schmid), et développer leurs réseaux de correspondants et d'affaires en Allemagne pour accroître leurs exportations vers l'Europe centrale et orientale.

<sup>10</sup> Frédéric Barbier, « Le Commerce international de la librairie française au XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1914) », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXVIII (1981), p. 94-117.

<sup>11</sup> Les éditeurs privilégiés de ce groupe sont les Strasbourgeois Treuttel et Würtz, notamment pour M<sup>me</sup> de Staël : *Œuvres complètes publiées par son fils...*, Paris, Treuttel et Würtz, 1820-1821, 17 vol., 8°.

Les échanges internationaux sont devenus, sous leurs différentes formes et depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la spécialité de certaines des plus grandes librairies strasbourgeoises comme François-Georges Levrault<sup>12</sup>, les frères Gay, ou encore Treuttel et Würtz<sup>13</sup> : ces derniers sont les éditeurs de Goethe en français<sup>14</sup>, et ils travaillent régulièrement avec toute l'Allemagne, l'Europe centrale et orientale, et jusqu'à Saint-Petersbourg. Les balances financières données par les inventaires montrent que la tendance générale demeure d'abord celle d'un commerce toujours dominé par le courant d'exportations de la France vers l'étranger, mais le développement des curiosités à l'égard de l'Allemagne et de ses au-delà (l'Europe centrale et orientale, les régions de la Baltique et la Russie) explique la montée en puissance des importations. Les sources privées, en l'occurrence les archives de la maison Berger-Levrault, complètent ici très heureusement la documentation tirée des archives publiques et de la bibliographie rétrospective.

## PRATIQUES

### Un libraire allemand à Strasbourg

À partir des décennies 1760-1770, la « librairie allemande » est complètement réorganisée en tant que marché unifié autour d'une ville centrale, choisie comme pôle des foires et des échanges spécialisés, à savoir Leipzig<sup>15</sup>. Dès lors que les professionnels d'outre-Rhin se constituent en une institution autonome, le travail avec eux suppose que l'on adopte leurs usages, et que l'on s'insère dans des structures dont l'objectif est d'accroître la diffusion dans les conditions réglementaires (il s'agit de lutter contre la contrefaçon), matérielles et financières les meilleures possible. Ayant repris une maison fondée à Strasbourg dans les dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, les Levrault apparaissent d'abord comme

<sup>12</sup> Frédéric Barbier, *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie : Berger-Levrault*, Genève, Droz, 1979.

<sup>13</sup> Frédéric Barbier, « Une Librairie internationale au XIX<sup>e</sup> siècle : Treuttel et Würtz », dans *Revue d'Alsace*, 1985, p. 111 et suiv. Leur raison sociale fait très tôt apparaître, sur de nombreuses pages de titre, Treuttel et Würtz comme l'intermédiaire obligé des échanges avec le monde germanique. Bornons-nous ici à l'exemple de la *Description pittoresque de la Syrie...*, vendue sous forme de livraisons et par souscription, chez Tilliard, Debure, Molini, Lami, etc. « On souscrit à Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, pour l'Allemagne et la Suisse » (Louis François Cassas, *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte...*, Paris, Imprimerie de la République, an VI, 30 livraisons en 1 vol. gr. in-f°).

<sup>14</sup> Wolfgang Goethe, *Herman et Dorothea, en IX chants ; Poème allemand de Goethe, traduit par Bitaubé, membre de l'Institut national de France, et de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse*, Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, an IX-1800, 12°.

<sup>15</sup> Le lecteur francophone pourra notamment consulter : Frédéric Barbier, « Entre Montesquieu et Adam Smith : Leipzig et la société des libraires », dans *Revue française d'histoire du livre*, 2001 (2), p. 149-170 (donne la bibliographie complémentaire).

des libraires « français », mais le développement des échanges de librairie entre les deux rives du Rhin explique qu'ils s'intéressent de plus en plus à la problématique du commerce international, surtout à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. Membres du nouveau *Börsenverein*, l'association allemande des libraires et des imprimeurs (fondée en 1825), les voici membres de la « librairie allemande » au même titre qu'une maison établie dans une ville d'outre-Rhin<sup>17</sup>. Ils disposent d'un commissionnaire à Leipzig et de deux autres à Francfort-s/Main et à Stuttgart, et ils entretiennent dans ces trois villes des magasins de leurs livres de fonds et de certains titres d'assortiment.

Pourtant, dans un environnement qui reste toujours celui, traditionnel, de l'époque préindustrielle, faire connaître et réussir à diffuser ses publications à l'extérieur n'est pas chose facile, comme le montre l'exemple des *Vues pittoresques des vieux châteaux de l'Allemagne* de Maximilian von Ring : il s'agit d'un ouvrage illustré de nombreuses lithographies, qui concerne l'Allemagne, et qui est publié en livraisons dans les deux versions, de l'original français et de sa traduction allemande. Si l'essentiel de la diffusion se fait à Paris (où les Levrault ont aussi une « Maison »), des exemplaires ont été déposés chez des libraires extérieurs, notamment Targé à Lyon, ainsi que chez Treuttel et Würz, à la Librairie parisienne de Bruxelles, et à Darmstadt, Vienne et Zurich. Mais lorsque la grande librairie Emmerling (*Universitäts-Buchhandlung*) à Fribourg souhaite recevoir, en 1838, cent exemplaires du volume concernant le grand-

<sup>16</sup> Frédéric Barbier, « Le Commerce international », art. cité. Id., « Les Échanges de librairie entre la France et l'Allemagne (1840-1914) », dans *Transferts : les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1988, p. 231-260. Id., « Der französische Buchhandel und Leipzig zwischen 1700 und ca. 1830 », dans *Von der Elbe bis an die Seine: Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1993, p. 257-275 (« Transfer : deutsch-französische Kulturbibliothek », 1).

<sup>17</sup> La notice concernant F.-G. Levrault dans l'*Adressbuch für den deutschen Buchhandel*, annuaire professionnel des libraires allemands, est la suivante (Leipzig, Schulze, 1839) : « Levrault, Franz Georg. Buchh. in Strassburg. Gegr. v. Gebr. Levrault, 1776. Mitglied des Börsenvereins. Comm. : Steinacker. Verbindet hiermit Buch- und Steindruck, Schriftgießerei u. Handel mit Pariser Druckfarbe. Bes. : Wittwe Caroline Levrault, s. ... Wünscht als Neuigkeit keine Bücher in frnz. Sprache oder franz. Übersetzungen, keine Romane, Schauspiele u. Localschriften. Besorgt Inserate f. den *Niederrhein*. *Kurier*. Comm. : Frankfurt, Jäger. Stuttgart, Neff » (« Levrault, François Georges. Librairie à Strasbourg. Fondée par les frères Levrault en 1776. Membre du *Börsenverein*. Commissionnaire [à Leipzig] : Steinacker. Combine ici la typographie, la lithographie et le négoce de couleurs parisiennes pour imprimer. Propriétaire : Vve Caroline Levrault. Ne souhaite recevoir comme nouveautés aucun livre en français ni en traduction française, aucun roman ni pièce de théâtre, aucune impression d'intérêt local. Se charge des insertions dans le *Courrier du Bas-Rhin*. Commissionnaires : Jäger à Francfort, Neff à Stuttgart »).

duché de Bade, c'est à la suite d'une initiative prise par l'auteur lui-même, qui a déposé chez le libraire son propre exemplaire :

J'ai moi-même déposé chez [Emmerling] l'exemplaire qui m'appartient. Depuis, il n'y a pas de jour où l'on n'aille chez lui pour en prendre connaissance. [Lui et moi] nous convainquons de plus en plus que cet ouvrage n'est pas même connu dans le pays. On se le demande, M. Emmerling le fait passer d'une maison à l'autre, et déjà il a rassemblé des souscripteurs qui ignoraient absolument qu'un tel ouvrage existât. Ce qui se passe à Fribourg se passera dans les autres villes. Vos correspondants à Fribourg (Herder) et à Karlsruhe n'ont rien fait, non plus que la maison Artaria à Mannheim... (lettre du 11 juin).

En définitive, Emmerling fera imprimer un prospectus pour recueillir les souscriptions. Du côté du fonds, on exporte d'abord des titres relevant de la littérature générale, comme *Le Bon Fridolin* et certains autres contes du chanoine Schmid en français, dont on signale des dépôts à Francfort-s/Main et à Leipzig, mais aussi des titres spécialisés, que l'on suppose susceptibles d'une certaine diffusion en Allemagne : ainsi de l'*Essai* de Willm sur la philosophie de Hegel, dont une vingtaine d'exemplaires sont disponibles à Leipzig<sup>18</sup>. Le *Guillaume Tell* de Schiller, publié avec des notes de Dürre en un volume in-douze à 2,10 F, est un manuel scolaire français, mais qui peut trouver sa place sur le marché allemand : le dépôt de Leipzig en est régulièrement réapprovisionné pour des quantités relativement importantes<sup>19</sup>. Enfin, une place à part doit être faite aux cartes géographiques, que l'on rencontre toujours en nombre.

Pour ce qui regarde l'assortiment, on ne trouve par exemple, à Leipzig en 1835 et 1836, pas moins de quatre-vingt-cinq exemplaires du nouvel « Annuaire de la librairie allemande » publié dans cette même ville par Schulze, et dont F.-G. Levrault relaie donc pour partie la diffusion<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> Joseph Willm, *Essai sur la philosophie de Hegel*, Strasbourg, Paris, F.-G. Levrault, 1836 (édition sous forme de livre d'un travail publié dans la *Revue germanique* en 1835).

<sup>19</sup> Friedrich Schiller, *Guillaume Tell, de Schiller, dont les deux premiers actes sont accompagnés de notes explicatives (...) à l'usage des collèges et des pensionnats*, par Edouard Dürre, Paris, F.-G. Levrault, 1834. Le tableau des valeurs d'inventaire témoigne de l'intérêt de public, en même temps qu'il informe sur les rythmes de diffusion et de reconstitution des stocks.

1835	1.372 f.
1836	1.320 f.
1837	780 f.
1838	786 f.
1839	134 f.
1840	1.526 f.
1841	492 f.
1842	256 f.

<sup>20</sup> Cf. référence *supra*. Il s'agit d'exemplaires dont les Levrault sont dépositaires, et qui sont sans doute destinés à la vente à leurs correspondants hors d'Allemagne.

## Circulations

Le fait de disposer de commissionnaires facilite la circulation des exemplaires au sein de la « librairie allemande », mais il ne résout pas tous les problèmes, comme l'a montré l'exemple d'Emmerling : le commissionnaire exécute les ordres, et ne prend pas lui-même d'initiative, y compris sur le plan de la publicité. Il faudra donc, parallèlement, faire appel à un démarcheur spécialisé, voire à un membre de la famille pour présenter les nouveautés aux principaux libraires de certaines villes, et pour leur laisser des prospectus : ainsi de Guyt, voyageur, en 1837 :

Il y a absolument besoin de créer [en Allemagne] une foule de relations, et d'y donner une autre impulsion à nos affaires. Je n'hésiterais pas à changer de commissionnaire (...). Cela établi, Guyt irait constamment d'une grande ville à l'autre, et cela pendant les six mois de [la] bonne saison...<sup>21</sup>

Il arrive aussi que certains clients, mieux informés, passent directement leurs commandes à Strasbourg, souvent dans l'espoir de gagner du temps ou d'obtenir un rabais supplémentaire<sup>22</sup>. Le comte de Schlitz habite le château du même nom, près de Güstrow, dans le grand-duché de Mecklembourg(-Schwerin), et il souhaite poursuivre la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* commencée par son beau-père, le comte de Schlitz-Görtz à Ratisbonne, en passant par son libraire habituel. Mais ce dernier ne dispose pas de correspondant à l'étranger, et il n'entretient que des relations occasionnelles avec Leipzig – le fait n'est pas anodin, qui souligne la difficulté d'intégrer les régions plus éloignées à une structure centrée autour de Leipzig. On notera que le comte est attentif aux problèmes de change, quand il écrit, dans un français parfait :

Il me suffirait de les voir arriver [les volumes] à chaque foire de Leipzig, tant à celle de Pâques que de la Saint-Michel, adressés à un libraire de Mecklembourg tel que M. Stiller à Rostock ou M. Dümmler à Neubrandebourg, puisque probablement pendant la durée de ces deux foires on trouve des occasions pour faire passer des effets *en droiture* de Leipzig en Mecklembourg à moins de frais qu'en tout autre moment. Je désirerois pouvoir également effectuer les paiements pendant la foire de Leipzig à tel ou tel de vos correspondants en cette ville...<sup>23</sup>

Les difficultés matérielles du commerce international sont très réelles, et la correspondance des Levrault permet d'en prendre pleinement la mesure. Vendre

<sup>21</sup> Lettre de Pitois à Caroline Levrault, Paris, [ca 1837]. L'allusion à la « bonne saison » témoigne de ce que le commerce du livre n'est nullement indépendant des conditions climatiques, qui rendent chemins et routes plus ou moins impraticables.

<sup>22</sup> Ne serait-ce qu'en diminuant les frais de voiture.

<sup>23</sup> Comte de Schlitz à F.-G. Levrault, Burg Schlitz, 19 mai 1822.

en Allemagne impose de plus en plus souvent de passer par l'intermédiaire de Leipzig, dont les libraires sont comme les maîtres du jeu. C'est à eux que les clients professionnels s'adressent, et ce sont eux qui redistribuent les commandes sur leurs commettants français. Il s'ensuit un renchérissement du coût, dont se plaint un client comme Schnitzler, en Courlande. Il est parfois plus avantageux d'établir des relations directes avec les villes accessibles par la mer, comme Saint-Petersbourg, même si l'opération exige un montage compliqué, ne peut se pratiquer qu'une partie de l'année (à la belle saison), et se révèle très longue. Des exemplaires d'auteur doivent être expédiés à Saint-Petersbourg en 1823 et, étant données les difficultés de la voie de terre, on se tourne vers des expéditeurs du Havre, la maison Varnier fils aîné. Celle-ci prend en charge une caisse de livres (130 kg) embarquée sur le navire *Les Jumeaux* à Rouen le 30 mai. Les livres seront remis à l'adresse de « M. David Dubois », qui en suit la réception, mais la caisse est bloquée en douane, et ce n'est que le 10 août que la livraison peut enfin avoir lieu.

La spécialisation reconnue de F.-G. Levrault permet pourtant à la Maison de s'imposer aussi comme intermédiaire pour la diffusion outre-Rhin des titres d'autres éditeurs français. Un exemple en est donné par une lettre de Pitois, responsable de la « Maison de Paris », à Caroline Levrault (21 avril 1834) :

M. Prévost, éditeur de M. S[aint] M[arc] Girardin pour son ouvrage sur l'Allemagne<sup>24</sup>, m'ayant consulté sur le moyen de le faire connaître en Allemagne, je lui ai conseillé d'imprimer l'avis ci-joint qui sera expédié à Mittler par chariot de poste aux frais de M. Prévost, avec recommandation de le distribuer à tous les libraires en foire et de recueillir les commandes. Je pense qu'on peut offrir à 6f. prix net, puisque M. Prévost nous laisse à 4f. tous les exemplaires qui seront commandés d'Allemagne par notre entremise. Nous gagnons 33 % sans frais (...). Je vous recommande cette commission, qui fera plaisir aussi à M. S. M. G.

Le paiement des commandes suppose encore de mettre en place, pour chaque opération, le circuit financier correspondant – et le rôle des foires serait essentiel aussi pour la rationalisation financière, facteur de baisse des coûts<sup>25</sup>. À la fin du

<sup>24</sup> Marc Girardin, *dit* Saint-Marc Girardin, *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, Paris, Prévost-Crocius, 1835.

<sup>25</sup> Ces difficultés de paiement ne sont bien sûr pas propres au seul domaine du commerce international, et la correspondance en France même fourmille de notes sur des affaires à suivre, des créanciers à identifier après qu'ils aient déménagé, des pièces à faire parvenir à tel ou tel correspondant pour lui permettre de recouvrer une certaine somme. À Sarre-Union par exemple, en 1832, M<sup>e</sup> Nippert, huissier, a effectivement touché 50 F dus par un certain Henri, il retient 3 F pour ses frais et le solde est envoyé à Strasbourg. En revanche, les héritiers Pierronnet se refusent toujours à payer, tandis qu'Oster, relieur, a quitté la ville depuis deux ou trois ans, et serait maintenant installé à Strasbourg, etc. Les difficultés, les délais et les frais de toutes sortes s'accroissent avec la distance, et il semble parfois inutile de perdre son temps et d'engager des sommes qui peuvent être importantes pour des paiements toujours plus aléatoires.

printemps 1827, Frédéric Berger séjourne à Vienne, à l'Hôtel de l'Empereur romain (*Zum Römischen Kaiser*), et, faute d'avoir un commissionnaire sur place, il profite de ce voyage pour essayer de faire régler leurs dettes en retard auprès de clients et de correspondants autrichiens. Il s'adresse à Wilhelm Damian & Sorge à Graz, pour présenter une facture au comte de Mazzachelli. La réponse des Autrichiens, pleine de déférence à l'égard du « feld-maréchal lieutenant comte », illustre les difficultés du problème : la somme est trop forte pour que le correspondant puisse la couvrir, l'envoi n'est toujours pas arrivé, et le comte a répondu

qu'il ne paiera rien avant il [*sic*] aura reçu l'expédition que vous avez avisé le 1<sup>er</sup> mai 1827, avec des continuations, mais alors il vous paiera jusqu'au dernier sous. Vous ne serez pas fâché que nous ne rendions pas cette grande dépense de 469 florins de notre caisse, car vous savez bien vous-même que des commerçants comme nous ne sont pas en état de payer de telles sommes en avance à plusieurs tems. C'est pour cela que vous ne devez pas mettre de doute à la parole de M. le comte. Nous le connaissons longtemps comme homme d'honneur, et nous espérons que nous pouvons vous envoyer la somme par une lettre de change à Strasbourg aussitôt quand le paquet sera arrivé ici. En même tems, il faut remarquer que M. le comte est très irrité par regard du prix des romans de Walter Scott. Il veut soutenir qu'il ait lu aux *Annonces littéraires* le prix desdits romans pour 3 f. chac [*sic*] tome, mais vous avez remarqué à son compte chac tome pour 3 florins. Ayez la bonté de corriger cette faute, s'il est comme M. le comte soutient.

Bref, même lorsque le fameux paquet sera arrivé, les discussions ne seront pas closes, et les frais financiers grèvent le coût des ventes faites à longue distance, encore plus si le change intervient. En cas de faillite du débiteur, l'éloignement peut même se révéler rédhibitoire, les créances étant inscrites dans l'ordre chronologique de leur présentation. Du coup, les Strasbourgeois, prévenus trop tard, ne peuvent plus espérer grand chose, comme c'est le cas dans l'affaire du banquier Muller-Savary, à Fribourg (Suisse)<sup>26</sup>, tandis que Labastrou, libraire dans la même ville, est lui aussi pratiquement insolvable :

Cet individu est tellement criblé de dettes qu'il ne sait plus comment (...) se soustraire aux poursuites de ses nombreux créanciers (...). Je ne lui connais aucun moyen de pouvoir vous satisfaire ; quant à son mobilier, qui est très minime, il est toujours saisi et barré, pour sûreté du loyer du local qu'il occupe ; quant à des marchandises, il n'[y] a rien à lui saisir si ce n'est quelques objets de librairie dont on seroit fort embarrassé de tirer parti...<sup>27</sup>

<sup>26</sup> « Il est à regretter que l'état financier de votre débiteur ne soit pas plus prospère. Malheureusement, un bon nombre de créanciers ont le pas sur vous, parce qu'ils s'y sont pris plutôt [*sic*]... » (Bourgknecht, procureur-juré, 12 février 1837).

<sup>27</sup> Lettre de Bourgknecht, Fribourg, 5 septembre 1839.

En définitive, les Strasbourgeois se tournent vers la banque des frères Ratisbonne pour faire poursuivre le libraire défaillant par le correspondant de ceux-ci sur place. Un temps, on croit aboutir, car Labastrou est créancier envers un certain Peter, à Neuwiller mais, vérification faite par le correspondant des Levrault à Saverne, les « espérances » sur celui-ci doivent être reportées à plus tard :

J'ai été hier (...) sur les lieux pour obtenir des renseignements positifs sur l'héritage de sa mère dont vous me parlez. Voilà ce qu'on m'a dit : M. Peter, votre débiteur, est le fils de Peter, maire à Neuwiller. Sa mère est morte depuis très longtemps, mais c'est sa tante qui est morte récemment, mais le testament a été fait au profit de son père. Le jeune Peter est encore en Suisse, il est mauvais sujet et un vagabond. Ce ne sera donc qu'avec la mort du père qu'on pourrait saisir la part qui lui reviendra de ladite succession (lettre du 20 juillet 1846).

Sept années se sont déjà écoulées, les frais s'accumulent, pour un paiement qui paraît toujours plus improbable. À Strasbourg comme à Paris, les dossiers s'entremêlent, et le travail de bureau est considérablement compliqué dès lors que, à côté du « cercle des collègues », une part plus grande des échanges se fait, à l'étranger, avec des négociants non spécialisés ou avec des personnes privées. Il faut tenir une comptabilité spécifique, dans laquelle le poste des « débiteurs divers » s'alourdit d'une année sur l'autre du montant des opérations non soldées et reportées sur plusieurs exercices successifs – de multiples exemples tirés de la correspondance commerciale de la maison illustrent la permanence de ces problèmes, et les frais qu'ils entraînent<sup>28</sup>.

L'existence d'un commerce de librairie très étendu et dispersé suppose donc un travail lourd et méticuleux, non seulement de correspondance, mais aussi de comptabilité, pour suivre les créances non recouvrées, relancer les mauvais payeurs et, d'une manière générale, contrôler le flux de « papiers » financiers en circulation. Dans un système commercial où les circulations en liquide restent l'exception, qu'un trop grand nombre de billets à ordre soit émis par une société donnée finit par atteindre son crédit et lui ferme toute possibilité de travailler. De même, au moment d'un paiement absolument nécessaire, qu'un certain nombre de billets à six mois ou à un an se révèle, même provisoirement, irrécouvrable, peut mettre en danger l'équilibre financier de la Maison. Le change aussi fait problème, le détail des opérations supposant d'ouvrir quatre séries parallèles, selon qu'elles sont libellées en francs, en livres (anciennes livres tournois), en talers d'Empire (*Reichstaler*) ou en florins (*Gulden*, pour l'Allemagne du Sud, l'Autriche et l'Europe centrale). Enfin, l'absence de

<sup>28</sup> Le libraire est en droit de reporter tel quel le total des effets qu'il a en portefeuille, et de poursuivre ce report d'une année sur l'autre tant que les montants ne sont pas réglés. Mais le résultat comptable ainsi obtenu ne correspond pas à la réalité, l'actif se trouvant gonflé d'une masse de plus en plus lourde de « papiers » pour partie sans valeur.

structures financières intégrées implique un certain pourcentage de pertes sur les dettes actives, et introduit dans la comptabilité de l'entreprise, donc dans son équilibre financier, un élément aléatoire pratiquement impossible à évacuer : même pour les libraires établis, les évaluations appliquent une moins-value de 30 % à la valeur des « dettes actives » dès lors qu'il s'agit de l'étranger. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les structures financières et commerciales resteront marquées de la même fragilité, que la rationalisation induite par les foires ne peut corriger que pour partie.

## CONJONCTURES

### Le temps du renversement

L'inventaire Levrault de 1827 donne une bonne image du mouvement des affaires de la Maison avec l'Allemagne. Les dettes actives sont portées pour un total de 131 783,45 F, répartis en 83 000 F environ de « débiteurs divers » (correspondant en fait aux achats faits par des non professionnels), 17 000 F pour les « libraires français » et 24 000 F pour les « libraires allemands » – entendons, appartenant à l'espace de la librairie allemande. Le passif illustre pratiquement la répartition inverse, avec une nette prédominance des libraires français créanciers (surtout à Paris) et un rôle relativement faible des Allemands : l'image en ressort, d'une activité spécialisée d'abord dans l'exportation de librairie française (et d'abord parisienne) vers l'Allemagne et l'Europe centrale ou orientale.

Avec des variations de plus ou moins forte amplitude, ce rapport tend progressivement à s'équilibrer au cours de la période. Dès 1833, dans une conjoncture de contraction, l'état des créances à recouvrer auprès des libraires français s'élève à 11 363 F, contre seulement 12 437 F pour les libraires allemands, et l'équilibre est même, dans les chiffres théoriques, rétabli en faveur de l'Allemagne lorsque l'on constate que Strasbourg est comptabilisé à part, pour un total de 1 791 F. Pourtant, au fil des inventaires, nous assistons, plutôt qu'à un rééquilibrage proprement dit, à une baisse progressive du courant d'exportation de F.-G. Levrault vers l'Allemagne jusque dans les années 1836-1840.

Les années 1840 voient en effet se produire un renversement de tendance. Si les chiffres relevés pour les libraires créanciers témoignent de l'importance prédominante du marché allemand pour la librairie française, Levrault semble s'imposer désormais aussi comme importateur de librairie allemande : 5 269 F de créances diverses tenues par des libraires allemands en 1839, contre seulement 2 987 F par des français. La tendance se prolonge en 1840, avec

quelque 21 600 F de créances détenues par Levrault, et 3 168 F de dettes en Allemagne, puis en 1841 et en 1845. Quoique moins nettement, l'inventaire établi en 1851, après la mort de Caroline Levrault, dresse un bilan des années 1821-1850, et dessine l'image d'une activité commerciale en cours de restructuration : du côté français, le tassement est net, avec 2 775 F de crédits pour la Maison et 1 744 F de débit (auxquels s'ajoutent les chiffres des libraires strasbourgeois, soit 946 F de crédit pour 182 F de débit). Du côté allemand, l'activité reste soutenue : 7 877 F pour les « libraires débiteurs », mais, désormais 5 890 F de « créanciers »<sup>29</sup>. Les chiffres rendent compte de l'essor de l'activité, et renvoient l'image d'une montée des importations faites depuis l'Allemagne.

En principe, l'établissement parisien des Levrault facilite aussi la diffusion de librairie allemande en France. Pourtant, le jugement de Pitois reste réservé, parce que ce type de commerce suppose d'engager des investissements que ses développements paraissent insuffisants à rentabiliser :

Je suis logé à l'étroit pour fonder un dépôt de livres allemands. Le magasin du fond de la cour suffit à peine à mes grands ouvrages par livraisons et à ce détail d'assortiment de *Me Pierre* et *Contes*. Cependant à la rigueur on pourrait y arranger ce dépôt (...). Il ne faut pas (...) s'exagérer la vente de ces livres allemands en France. T. & W. [Treuttel et Würtz] y ont presque renoncé. Mercklein n'a fait que gâter cette petite branche en abaissant les prix. Heidloff s'en tire à grand peine<sup>30</sup>. Un dépôt nous coûtera des frais d'arrivage, de correspondance, de commis, de loyer. Je doute que les avantages compensent (...).

Les questions sont celles-ci : – l'assortiment allemand par dépôt en vaut-il la peine ? Je n'hésite pas à répondre que *non* ; – fait simultanément avec la commission ? *Oui* ; – pouvons-nous entreprendre cette commission ? *Oui*...<sup>31</sup>

Mais, ajoute Pitois, il faut un capital de départ de 30 à 40 000 F hors de portée de la Maison à une époque où les difficultés financières tendent à s'accumuler.

Finalement, et quoique la Maison reste très présente dans la « librairie allemande », nous aboutissons au début du Second Empire à une image de son activité assez décalée par rapport à celle des années 1820. Désormais, F.-G. Levrault vend en France, auprès de ses collègues libraires et de certains particuliers, un nombre plus élevé de livres importés d'outre-Rhin.

<sup>29</sup> Bien entendu, il est évident qu'une part de l'évolution relève des conditions différentes du commerce : plus éloignés, les Allemands travaillent tous à crédit ou par le biais de leur commissionnaire, et ils ont donc tous, directement ou non, un compte ouvert à Strasbourg. Les Alsaciens et les Strasbourgeois, au contraire, paient plus souvent en liquide, et toujours avec des frais moindres et des délais plus courts.

<sup>30</sup> Sur le Saxon Charles Heidloff (1800-1879), voir Helga Jeanblanc, *Des Allemands dans l'industrie et le commerce du livre à Paris (1811-1870)*, Paris, CNRS Éditions, 1994, *passim*, et la notice p. 232-233.

<sup>31</sup> Pitois à Caroline Levrault, Paris, [ca 1837].

La diffusion des *Vues pittoresques des vieux châteaux de l'Allemagne*

L'exemple de la diffusion des *Vues pittoresques* de Ring (1829 et suiv.) permet de préciser les logiques de la distribution, et d'en mettre en évidence certaines spécificités. Levrault et Engelmann sont associés pour la publication, et se chargent de la distribution à Strasbourg, Mulhouse et Londres (Engelmann), mais aussi à Paris (F.-G. Levrault) et à Bruxelles (par le biais de la Librairie parisienne). L'ouvrage est proposé par souscription, mais son peu de succès<sup>32</sup> ralentit considérablement leur parution et augmente les difficultés de la vente. En Allemagne, les souscriptions sont prises par l'intermédiaire des correspondances de Levrault à Karlsruhe, Fribourg (Herder) et Mannheim (Artaria). Les listes dont nous disposons se révèlent très éclairantes, en ce qu'elles recouvrent une géographie et une distribution socio-culturelles caractéristiques de l'« Europe française ». Les ventes sont concentrées sur l'espace rhénan entre Bonn et Zürich, la Suisse et les plus importants centres de l'Allemagne centrale et méridionale (Berlin, Leipzig, Dresde, le Wurtemberg, Munich et Vienne). Au-delà, les listes de souscriptions, malheureusement incomplètes, témoignent de la spécificité des circuits de diffusion et du lectorat.

L'ouvrage est publié en deux langues. S'agissant du texte allemand, les achats sont d'abord faits par des libraires : Schaumbourg et C<sup>ie</sup> à Vienne, Jaeger à Francfort, Orell, Nussli et C<sup>ie</sup> à Zurich, Perthes à Hambourg, Emmerling à Fribourg, etc. Mais le texte français trouve aussi son débouché en Allemagne. Outre la bibliothèque de Strasbourg, celle de Halle, une très petite clientèle alsacienne et deux libraires de Francfort et de Stuttgart, tous les exemplaires de l'édition française écoulés outre-Rhin le sont auprès de nobles, voire de princes souverains : le prince de Furstenberg, le comte Reinhard (à Francfort), l'archiduc Antoine d'Autriche, le margrave Léopold de Bade, le landgrave Victor de Hesse-Rothenburg, la reine de Bavière, la princesse royale de Prusse, le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le prince de Wolfegg-Waldsee, le margrave Maximilien de Bade et la grande-duchesse douairière, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, etc. En définitive, il est assez fascinant de constater que, à l'heure même où l'économie de la traduction est en plein développement, la circulation transnationale des textes se fait toujours, dans une mesure certaine, dans leur langue d'origine, en l'occurrence le français.

<sup>32</sup> Situation avérée dans une lettre de Ring, en date du 7 décembre 1830 à Kehl, dans laquelle l'auteur suggère d'en revenir aux vieilles habitudes en faisant remettre un exemplaire d'hommage au roi Louis-Philippe : « Si on lui disait que c'est le fils d'un ancien colonel, qui lui-même fut militaire, qui publie cet ouvrage (...) ? Que risquerait-on même à lui faire l'aveu du peu de succès qu'il obtient, vu le temps critique où il paraît ?... »

## L'Allemagne française

L'exemple des *Vues pittoresque* nous a fait toucher le cœur du Gotha de la culture française outre-Rhin, un monde aux très larges similitudes avec celui des acheteurs du *Dictionnaire des sciences naturelles* et d'autres titres de la littérature des Lumières<sup>33</sup>. S'agissant d'exportations françaises, les noms les plus prestigieux se retrouvent constamment dans la correspondance du libraire, derrière le roi de Prusse, qui achète par l'intermédiaire des Strasbourgeois les livraisons successives des *Galerias historiques de Versailles*. Le prince de Reuß-Schleiz passe ses commandes par le biais de J.-G. Mittler et de Steinacker à Leipzig : les *Mémoires sur la Restauration* de la duchesse d'Abrantès<sup>34</sup>, le *Journal des demoiselles*, le *Panthéon littéraire* de Buchon, etc. À Francfort, le baron d'Arein compte parmi les clients réguliers tandis que, à Stuttgart, c'est un officier qui s'adresse à la Maison : en tant qu'attaché au prince royal de Wurtemberg, il commande nombre d'ouvrages scientifiques (arithmétique, mécanique, etc.), sans doute pour partie destinés à l'éducation du jeune prince. À Weimar, le comte Henckel von Donnersmark passe lui aussi par F.-G. Levraut, y compris pour les souscriptions, de même que la princesse douairière de Tour-et-Taxis à Ratisbonne. Les Tour-et-Taxis sont des clients réguliers, qui paient avec la plus parfaite ponctualité. L'intendant, le baron de Charrière, annonce ainsi, le 8 janvier 1830, le paiement de la facture envoyée à la princesse douairière, et passe commande d'une nouvelle série de titres de récréation et de pédagogie : *La Princesse de Nevers*<sup>35</sup>, l'*Histoire d'Angleterre*<sup>36</sup>, le *Voyage à Tombouctou en Afrique* (« dont j'ai vu il n'y a pas longtemps l'annonce dans le *Journal des débats* »)<sup>37</sup>, l'*Éducation progressive* par M<sup>me</sup> Necker de Saussure<sup>38</sup>. Le baron souhaite encore compléter l'*Histoire des croisades* par Michaud, dont

la bibliothèque de M<sup>me</sup> la Princesse ne possède que les trois premiers volumes (...). C'est l'édition de 1813, qui a paru chez les frères Michaud...

Si les libraires et les professionnels de la librairie sont bien les acteurs-clés du commerce international, l'organisation des réseaux, alors que les

<sup>33</sup> Frédéric Barbier, *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie...*, ouvr. cité, ici p. 325 et suiv.

<sup>34</sup> Joséphine Amet, née Junot d'Abrantès, *Mémoires sur la Restauration...*, Paris, J. L'Henry, 1835-1836, 6 vol., 8°.

<sup>35</sup> Jacques Antoine baron de Révéroni Saint-Cyr, *La Princesse de Nevers...*, Paris, Barba, 1812, 2 vol., 12°.

<sup>36</sup> Antoine François Bertrand de Molleville, *Histoire d'Angleterre...*, Paris, L.-G. Michaud, 1815, 6 vol., 8°.

<sup>37</sup> René Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou...*, Paris, Imprimerie royale, 1830, 3 vol., 8°.

<sup>38</sup> Albertine Adrienne Necker de Saussure, *L'Éducation progressive, ou Étude du cours de la vie*, Paris, A. Sautet, 1828-1832, 2 vol., 8°.

structures financières et juridiques adaptées restent embryonnaires, n'exclut donc nullement de travailler directement avec des acheteurs privés. Le modèle donné par les catégories dominantes se déplace peu à peu vers l'échelon inférieur de ce même groupe, dont certains représentants, souvent des militaires, prennent l'habitude de se procurer à Strasbourg leurs titres en français. C'est, en 1822, le baron von Baumach, officier supérieur wurtembergeois, qui passe commande du classique que sont les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, de Charles Demoustier, tandis qu'un certain nombre d'officiers, cantonnés notamment à Ludwigsburg, achètent eux aussi à Strasbourg. À Fribourg-en-Brigau, le major von Hennenhofer s'intéresse aux succès du jour<sup>39</sup>. Non loin, à Mannheim, la Maison compte aussi parmi ses clients la comtesse von Fürstenstein, laquelle n'hésite pas à commander les *Souvenirs sur Mirabeau*, par Étienne Dumont<sup>40</sup>, mais dans une contrefaçon bruxelloise (21 janvier 1833), puis « une bonne histoire de France » pour sa fille<sup>41</sup>. Elle demande en outre la liste des ouvrages disponibles de Guizot et Vuillemin ainsi que l'indication du prix d'abonnement à la *Revue des deux mondes* – tout un programme, on le voit, d'éducation pour la « jeune personne », et peut-être aussi pour sa mère.

Nous pourrions multiplier les exemples analogues, qui tous soulignent la vigueur de la circulation du livre français outre-Rhin, aussi dans le milieu des intellectuels et des savants : le Munichois Paul Lemoine achète régulièrement à Strasbourg des livres et périodiques français, le Professeur Link, à Berlin, s'intéresse aux livres de sciences naturelles et aux descriptions de voyages, tandis que Schiebe, à Leipzig, ne commande que des titres isolés, qu'il règle directement auprès de Steinacker. D'autres clients ont compte ouvert dans les livres de la Maison, à Mannheim (Van der Wyck) et dans un certain nombre d'autres villes. Enfin, il faut citer le marché des grandes bibliothèques, dont un certain nombre se fournit aussi à Strasbourg pour ses titres français. C'est le cas de la bibliothèque de Heidelberg, surtout pour les périodiques et pour les suites : *Journal des savants*, *Journal des voyages*, *Annales des sciences naturelles*, *Annales de chimie*, *Recueil Sirey*, *Nouvelles annales du Muséum d'histoire naturelle*, *Expédition de Morée*, *Histoire naturelle des poissons*, *La France littéraire*, le *Droit civil français* de Toullier<sup>42</sup>, etc. De même, la bibliothèque de Karlsruhe commande

<sup>39</sup> Ouvrages de littérature générale, un peu de piété et de mystique, quelques titres d'histoire, sans oublier les livraisons successives des *Scènes de la vie des animaux*, de Grandville.

<sup>40</sup> Étienne Louis Dumont, *Souvenirs sur Mirabeau*, Paris, G. Gosselin, 1832.

<sup>41</sup> Lettre du 20 octobre 1834 : « Il serait à désirer qu'elle ne fût ni trop en abrégé, ni trop longue, que les faits y soient clairement représentés et le style agréable. Ma fille s'est servie [*sic*] jusqu'ici de l'*Histoire générale* de M. le comte de Ségur. Mais [elle] termine avec Saint-Louis, et nous voici dans l'embarras... »

<sup>42</sup> Charles Bonaventure Toullier, *Le Droit civil français...*, Rennes, Paris, 1811-1818, 8 vol.

la *Bibliographie de la France*, l'*Histoire des Français* de Sismondi<sup>43</sup>, le *Journal des savans*, le *Nouveau choix de poésies originales des troubadours*<sup>44</sup>, les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, la *Lettre sur l'Amérique du Nord*<sup>45</sup>, les *Mémoires du général Lafayette*, la *Biographie universelle*, le *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours*<sup>46</sup>, *L'Art de vérifier les dates* (publié par le marquis de Fortia), l'*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*<sup>47</sup>, etc. En Saxe, la Bibliothèque royale de Dresde semble ne recevoir que les livraisons successives de l'*Histoire naturelle des perroquets*, tandis que celle de Leipzig s'adresse à Levrault pour ses commandes de titres français en général (dont beaucoup de traités de sciences naturelles et de récits de voyages), qu'elle règle par l'intermédiaire de Steinacker. La bibliothèque de Gotha et celles de l'université, de la cour et du ministère de la Guerre à Munich, prennent aussi rang parmi les clients réguliers de la Maison.

#### Au-delà de l'Allemagne, une autre Europe

Non seulement les inventaires et l'analyse des dettes actives permettent de tracer les contours d'une véritable géographie de l'influence commerciale de la Maison outre-Rhin, mais ils mettent aussi en évidence le développement de celle-ci en direction de l'Europe centrale et orientale<sup>48</sup>. La carte des ventes en 1827 faisait ressortir deux zones privilégiées pour les exportations, la première autour de la Baltique, la seconde en Europe centrale, de la Hongrie à la Galicie<sup>49</sup>. Dans les années 1830, la progression du commerce se donne aussi à lire sur la carte, quand toutes les villes importantes ou moyennes entre le Rhin et la Weser entretiennent des relations avec Strasbourg. S'y ajoutent les principales villes entre la Weser et l'Oder. Au-delà, seuls quelques points isolés apparaissent : après Passau et en descendant le Danube, ce sont Linz, Vienne et Pest, mais aussi Brünn (Brno) et Prague. Plus à l'Est, voici les villes de la

<sup>43</sup> Jean Charles Léonard Sismonde de Sismondi, *Histoire des Français*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821-1844, 31 vol., 8° (ouvrage diffusé par souscription).

<sup>44</sup> François Just Marie Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours...*, Paris, F. Didot, 1816-1821, 6 vol., 8° (une souscription est prise pour cet ouvrage).

<sup>45</sup> Par Michel Chevalier, 2 vol. 8°, commande du 21 décembre 1836.

<sup>46</sup> François Just Marie Raynouard, *Lexique roman, ou Dictionnaire de la langue des troubadours...*, Paris, Silvestre, 1838-1844, 6 vol., 8°.

<sup>47</sup> Numa Clermont, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres...*, Paris, 30 rue et place Saint-André-des-Arts, 1834.

<sup>48</sup> Ce phénomène relève d'une tendance générale à l'intégration d'espaces de plus en plus larges, et il est renforcé par le développement des moyens de communication, ainsi que par la demande croissante en imprimés.

<sup>49</sup> Frédéric Barbier, « La librairie en Galicie (1772-1914) », dans *La Galicie au temps des Habsbourg (1772-1918). Histories, sociétés, cultures en contact*, dir. Jacques Le Rider, Heinz Rachel, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2010, p. 231-261 (« Perspectives historiques »).

Vistule, Cracovie, Varsovie, Danzig, plus loin encore Lemberg (Lvov). Danzig ouvre sur l'espace balte, où les influences allemandes sont anciennes et très importantes, en Prusse même (Königsberg) et au-delà : Riga, Reval (Tallinn) et Saint-Pétersbourg, tandis que Copenhague apparaît aussi.

Même tendance deux ans plus tard, en 1835, lorsque l'inventaire des dettes actives mentionne les noms de Gerold et Beck à Vienne, Borrasc (Prague), Seidel (Brünn), Eggenberger et Wautleber (Pest), Waldbaum et Weisse (Bucarest), Kalm et Millikawski, ainsi que Plaff (Lemberg), Sonnewald (Varsovie), Zawadski (Vilnius), Franzer et Deubner (Riga). Encore deux années et nous relevons, en 1837, les noms de Eggers et Petz (Saint-Pétersbourg), Fritz et Bagge (Stockholm), Reyer (Mitau/Jelgava), puis, en 1839, Levin (Elbing/Elblag), de plusieurs clients à Moscou<sup>50</sup>, etc. Une correspondance très active est précisément entretenue avec la maison Brieff, à Saint-Pétersbourg, par le biais de laquelle on traite avec le jeune Jean-Henri Schnitzler, et on entre en rapport avec d'autres clients éventuels dans les provinces baltes (Tallinn<sup>51</sup>). C'est l'ensemble des marges orientales de l'Europe qui se trouve désormais engagé dans un processus d'acculturation et d'appropriation dans lequel l'imprimé, livre ou périodique, tient traditionnellement une place de première importance : les modèles, les textes et les pratiques sont importés de l'Ouest, et d'abord de France et d'Allemagne, et une Maison comme celle de F.-G. Levrault à Strasbourg et à Paris est ici au premier rang.

Un cas particulier, enfin, mais moins rare que l'on ne pourrait supposer, est celui des relations établies avec un client qui est également l'un des auteurs de la Maison. Le docteur Jean-Frédéric Lobstein est professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg. Il publie chez F.-G. Levrault, en 1827, un manuel en allemand pour les sages-femmes, pour lequel il recevra pour 750 F de « livres de son choix »<sup>52</sup>, puis il donne, en 1829, un *Traité d'anatomie pathologique*<sup>53</sup>. À la même époque, l'auteur parcourt l'Italie, avant de s'établir pour quelques temps à Saint-Pétersbourg, au service des grandes-duchesses Hélène et Anna Pawlowna, au Palais-Michel. C'est à ce titre qu'il fait venir plusieurs commandes

<sup>50</sup> Notamment Schor, inscrit pour 127,45 F de passif.

<sup>51</sup> Tallinn, où réside le pasteur Reutlinger, dont F.-G. Levrault édite, en 1836, l'*Abrégé historique et statistique des religions et des sectes principales de cette terre (...), suivi d'un Tableau de la propagation du christianisme*. Le prospectus indique le prix, très élevé (10 roubles), et l'adresse : l'ouvrage se trouve à « Saint-Pétersbourg et Moscou, chez les principaux libraires, à Paris et Strasbourg, chez F.-G. Levrault, libraire », et sort des presses des héritiers de Lindfors à Tallinn.

<sup>52</sup> Copie des traités, contrat du 19 décembre 1827.

<sup>53</sup> Copie des traités, contrat du 9 janvier 1829. Le prix de cession du manuscrit est de 2500 F, mais qui ne seront versés qu'après la vente de 700 exemplaires. Une note au crayon nous apprend que le tirage a été fait à 1 000 exemplaires.

de livres, classiques d'histoire, manuels d'enseignement, romans et mémoires<sup>54</sup>, qui transitent par l'ambassade de France<sup>55</sup>, ou qui sont expédiés directement par bateau – les paiements s'opérant en retour en « papier » sur Paris<sup>56</sup>. Tolstoï vient de naître, et nous sommes encore pleinement plongés dans ce « monde du siècle dernier » qu'il décrit : le prince Ivan Ivanovitch

avait lu tout ce qui avait été écrit de marquant en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (...), connaissait à fond toutes les meilleures œuvres de la littérature française, (...) avait des connaissances brillantes en mythologie, et avait étudié (...) dans des traductions françaises les monuments les plus anciens de la poésie épique ; il avait des notions suffisantes d'histoire, puisées dans Ségur ; mais il n'avait aucune idée (...) de la littérature contemporaine, (...) n'avait jamais lu [Goethe, Schiller ni Byron]...<sup>57</sup>

Au total, une culture « classico-française », dont le modèle tend cependant alors à perdre de son exclusivité.

<sup>54</sup> *Histoire de France* par Chateaubriand ; *Mémoires de l'an III* ; *Le Jeune naturaliste* (rééd. de Thomas Smith, Paris, Maradan, 1810) ; *Mémoires posthumes* ; *Théâtre de Clara Gazul* par Mérimée ; *Vie de Marion Delorme* (Élisabeth Guénard, M<sup>me</sup> Brossin de Mère, *Vie et amours de Marion Delorme*, Paris, Dalibon, 1822, 4 vol., 12°, rééd.) ; *Le Médecin confesseur* (Victor Henri Ducange, *Le Médecin confesseur, ou Le jeune émigré*, Paris, Pollet, 1825, 6 vol., 12°, rééd.) ; *L'Écolier, ou Raoul et Victor* par M<sup>me</sup> Guizot (nombreuses rééd. après celle de Paris, Ladvoct, 1822, 4 vol., 12°) ; *Leçons d'analyse logique et grammaticale* par Noël et Chaptal ; *Callisthénie ou Gymnastique des jeunes filles* ; *Histoire de Frédéric le Grand* (Camille Pierre Alexandre Paganel, *Histoire de Frédéric le Grand*, Paris, A. Désanges, 1830, 2 vol., 8°, rééd.) ; *Histoire de la Pologne* (Léonard Chodzko, *Histoire populaire de la Pologne*, 14<sup>e</sup> éd., Paris, G. Barba, 1864, première éd. conservée à la BnF), etc. (commande du 28 janvier 1831). Le 8 mars, Lobstein fait savoir aux Strasbourgeois que « définitivement, en fait de mémoires du temps, [il] s'en reme[t] à [eux] », tout en commandant ceux de Maximilien Robespierre. Dans la même lettre, il demande l'envoi de certains volumes complétant des collections du *Dictionnaire des sciences naturelles*, de Voltaire, de M. de Ségur, mais aussi les « Classiques latins » de Panckoucke et, pour finir, *La Femme, le mari et l'amant* de Paul de Kock (« nous possédons sa *Maison blanche* »).

<sup>55</sup> Une fois par mois, l'ambassade « expédie un Feldjäger chargé pour la France », et Lobstein conseille d'en profiter pour les envois de livres à partir de Paris.

<sup>56</sup> « Je viens vous remettre un effet de 1350f. sur [la banque] Delessert à Paris, dont 1325f. en payement de votre envoi de livres pour la présente année, et en vous priant de créditer le compte de S.A.S. Mme la Grande-duchesse des 25f. excédents... » (Biberich, 16 novembre 1831 : la bonne société est alors aux eaux de Wiesbaden).

<sup>57</sup> Léon Tolstoï, *Enfance, adolescence, jeunesse*, trad. fr., n<sup>elle</sup> éd., Paris, 1996, p. 59 et suiv., et stt p. 95 et suiv.

## L'ALLEMAGNE EN FRANCE

## Montée des curiosités

L'étude de la comptabilité a montré comment l'influence intellectuelle de l'Allemagne tend à s'accroître en France, à partir surtout de la Monarchie de juillet, et la correspondance de F.-G. Levrault permet de préciser le phénomène. Un certain nombre de commandes passées à Strasbourg par des Français « de l'intérieur » porte en effet sur des livres allemands ou édités en Allemagne, dont l'acheteur pense que les Levrault sont, naturellement, bien placés pour les lui procurer. La relative fréquence du fait confirme une tendance de fond, même si elle ne concerne qu'une minorité parmi laquelle il se trouve sans doute un certain nombre de clients eux-mêmes d'origine allemande ou liés à l'Allemagne. Le comte de Laizer reçoit, à Lyon, des ouvrages de littérature et des journaux, que Levrault fait venir par le biais de la grande librairie Mohr & Winter, de Heidelberg, tandis que la comtesse de Saint-Julien, sœur de Laizer, reçoit à Clermont-Ferrand les *Jahrbücher der Litteratur*, etc. Du côté des enseignants, l'intérêt tend à dépasser le seul domaine de la langue et de la littérature<sup>58</sup>, pour s'étendre notamment à la philosophie. Adolphe Franck (1809-1893), professeur de philosophie au collège royal de Douai, s'intéresse à la production imprimée allemande, et lit couramment l'allemand. Il passe ses commandes par l'intermédiaire d'un libraire de la ville, « Melle Bernard », mais n'hésite pas à écrire lui-même à Strasbourg : il souhaite recevoir l'*Histoire de la philosophie* par Hegel, « nouvelle édition, qui doit être maintenant terminée », les *Beiträge* de Früleborn, les *Catégories d'Aristote* par Salomon Maimon, etc. (lettre du 19 janvier 1834)<sup>59</sup>. Mais le traitement du professeur le contraint à des choix difficiles et, un mois plus tard, il répond par une nouvelle lettre au libraire, qui lui avait écrit dans l'intervalle :

L'ouvrage de Hegel que je demandais se trouve dans le deuxième volume de l'édition complète qu'on publie actuellement. Comme elle est beaucoup plus chère que je m'y attendais, je vous prie de me donner seulement la seconde livraison, qui renferme le volume dont j'ai besoin. Si les livraisons ne se vendent pas séparément, je prends l'*Encyclopédie* dont vous me parlez. Souvenez-vous que c'est l'un *ou* l'autre (...). Ne

<sup>58</sup> Dont les Strasbourgeois se sont fait une spécialité, y compris grâce aux publications de leur propre fonds. Ainsi, c'est le proviseur du collège royal de Besançon qui, en 1830, commande une série de manuels ou de classiques pour son établissement : cinq douzaines de *Dictionnaire franco-allemand* [sic], à côté d'un même nombre de grammaires allemandes, d'une édition de Cornelius Nepos et d'une autre des *Fables* d'Esopé.

<sup>59</sup> Il s'agit de : Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Vorlesung über die Geschichte der Philosophie* ; Georg Gustav Früleborn, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie* (publiés de 1791 à 1799) ; Salomon Maimon, *Die Kategorien des Aristoteles mit Anmerkungen erlaeutert* (1<sup>re</sup> éd., Berlin, 1794).

pourriez-vous pas me dire s'il ne paraît pas en Allemagne quelque bon journal des sciences philosophiques auquel je puisse m'abonner? (18 février 1832).

Comme nous l'avons déjà observé à l'occasion, le libraire a aussi la charge d'un véritable directeur littéraire, qui orientera les lectures de ses correspondants. Nous retrouverons le colonel Planta, passionné de philosophie, et qui pose parfois de véritables énigmes bibliographiques. Alors qu'il est en poste à Sisteron, il passe commande de l'*Histoire de la philosophie moderne* de Krug et des *Fondements de la logique*<sup>60</sup>, mais il cherche aussi un autre ouvrage

dont [il] ignore le titre, mais qu'[il] espère indiquer néanmoins d'une manière suffisante en disant que l'auteur s'est caché sous le nom d'Alétophiles, et que son livre est à la fois une exposition et une réfutation satyrique quoique raisonnée (...) des systèmes de philosophie depuis Kant (Sisteron, 27 juin 1831).

Une note du libraire témoigne de toute l'attention donnée à cette énigme bibliographique :

Il n'y a pas encore d'*Histoire de la philosophie moderne* par Krug, que je sache, mais bien : *Geschichte der Philosophie alter Zeit*, Leipzig, chez Fleischer, 1827. M. Krug a annoncé une *Histoire moderne*, mais je doute qu'elle ait déjà paru. Je crois que sous le nom d'Alétophilos, M. Planta désigne l'ouvrage suivant : *Beiträge zur Geschichte der meisten Literatur in Deutschland und den nachgelassene [sic] Papiere des Magister Aletheios*, von Antibarbaro Labienus, À Saint-Gall chez Flaber, 1830...<sup>61</sup>

Mais les problèmes de coût sont avant tout sensibles dans un certain nombre de lettres. Le parisien Gérard a commandé par l'intermédiaire de Strasbourg des ouvrages de droit romain parus en Allemagne, dont il souhaite retourner l'un, en payant tous les frais, car le contenu ne correspond nullement à ce qu'il attendait... Et, à Colmar, donc il est vrai dans une Alsace en large partie germanophone, Golbéry n'arrive pas à se procurer les ouvrages dont il a besoin :

Je sèche sur pied de ne rien voir arriver. J'ai demandé partout : il n'y a plus d'autre moyen pour (...) le Schlegel que d'acheter les numéros 46 et 47 des *Heidelberger Jahrbücher* pour 1815. Hâtez-vous, je vous supplie. Peut-être Mohr [Mohr & Zimmer, libraire à Heidelberg] consentira-t-il à les prêter, mais je ne puis marcher sans cela.

<sup>60</sup> Christlieb Julius Braniss, *Grundriss der Logik zum Gebrauch bei seinen Vorlesungen*, Breslau, 1830, 8°.

<sup>61</sup> Le colonel manifeste sa satisfaction dans une lettre du 24 octobre 1831 : « C'est bien en effet du bon magister Aletheios et du fidèle éditeur Antibarbarus Labienus que j'avais voulu parler. J'ai à vous remercier de m'avoir fait retrouver ces noms précieux pour moi, et je vous prie de m'envoyer au plutôt leur [sic] *Nachgelassene Papiere*... » Dans une lettre postérieure (11 février 1834), il est à la recherche d'un traité de Schelling : « Schelling a inséré dans je ne sais quel ouvrage périodique une *Philosophie der Offenbarung* que je serais bien curieux de connaître. Ne pourrait-on pas obtenir ce numéro détaché?... »

Mais ce qui pour moi est encore bien plus pressé, ce sont deux ouvrages qui devraient être remis depuis des siècles. J'ai repris la note si la commande a été oubliée. Il les faut par les plus prompts accélérés : [de] Chamisso Peter (et) le Schlemühls Wundersame Geschichte [*La Merveilleuse histoire de Peter Schlemihl*] et la Lucinde de Fréd. Schlegel. Adieu, tout à vous (14 juin 1833).

## Un colonel philosophe

Un dossier tout particulièrement intéressant est celui du colonel Planta, lequel, militaire de carrière, consacre pourtant une partie considérable de son temps à la lecture et à l'étude des plus récents travaux allemands en matière de philosophie, philosophie de la religion et pédagogie – il s'adresse pour ce faire à la Maison de Strasbourg<sup>62</sup>. Alors qu'il est en garnison d'abord à Briançon, puis à Sisteron<sup>63</sup> et enfin à Lille<sup>64</sup>, au début de la Monarchie de juillet, le colonel philosophe est abonné à la *Revue germanique* et au *Kinderwochenblatt* (Hebdomadaire pour les enfants),

peu de chose si on le compare à d'autres productions allemandes de la même nature, [mais] supérieur à tout ce que l'on publie en France pour les enfants...<sup>65</sup>

Il définit lui-même ses centres d'intérêt, la religion, la philosophie et la pédagogie, et souhaite recevoir régulièrement et rapidement les nouveaux catalogues de Leipzig<sup>66</sup>, attendant avec impatience les nouvelles parutions de « l'excellent chanoine Schmidt », le prolifique auteur de contes et d'historiettes moralisatrices. Sa curiosité est suffisante pour lui faire à plusieurs reprises recommander à ses correspondants de lui adresser les livres par la diligence,

<sup>62</sup> Albert du Boys, *Sébastien de Planta, 1770-1839*, Grenoble, impr. Prudhomme, 1862.

<sup>63</sup> « Me voici de nouveau casé ! Dieu veuille que ce soit plus solidement qu'à Briançon. J'oserais l'espérer (...). Vous aurez sûrement conservé la note des objets que je désirais. Je vous prierai de me faire passer ceux qui seraient déjà entre vos mains par la voye de *la diligence*... » (Sisteron, lettre du 5 février 1831).

<sup>64</sup> « Je passe au commandement de Lille, et je partirai sous peu de jours pour me rendre à cette destination (...). J'imagine que vous ne trouverez pas mauvais que j'ajourne le paiement de mon petit compte jusqu'à mon passage par Paris, où je remettrai directement la somme de 71f. que vous m'indiquez à vos *ayant cause* dans la *grand-ville*... » (Sisteron, 26 octobre 1832).

<sup>65</sup> Le colonel rejoint dans son jugement l'inspecteur de la librairie étrangère à Strasbourg, lequel souligne, dans son rapport du 23 janvier 1859, que « les bibliothèques enfantines allemandes sont vraiment d'une remarquable variété et d'un choix excellent... » (Archives départementales du Bas-Rhin, XT-220/15).

<sup>66</sup> « Je souhaiterais bien avoir quelques catalogues de deux ou trois dernières foires de Leipsick, pour savoir un peu ce qui pourrait me convenir dans ce que la littérature allemande offre de plus nouveau. La *Revue germanique* me semble bien insuffisante... » (Sisteron, 5 mars 1831). Le colonel Planta était bien certainement le seul lecteur des catalogues de foires dans la petite sous-préfecture des Basses-Alpes à l'époque !

plus rapide mais plus chère que le « roulage ordinaire ». En retour, il paie avec régularité le montant de ses factures, le plus souvent par mandat postal, mais aussi, quand il sera installé près de Grenoble, par son « voisin [et] ami », M. Michel, qui fait également office de banquier.

Mais à la garnison de Lille, l'Angleterre et la Hollande sont proches, et l'érudit colonel leur consacre

le tems et l'attention qu'[il] n'avait coutume d'accorder qu'à l'Allemagne. Je reviendrai sans doute à celle-ci qui a mes *premières amours* ; mais il faut reconnaître que si ces *chiens d'Anglais* (il faut les payer en leur monnoye) sont de pauvres gens dans la *spéculation philosophique*, ils sont d'excellents guides dans la *vie réelle et pratique* (...) <sup>67</sup>. Aussi continuerai-je d'entretenir avec eux quelque commerce. C'est le vrai mot...

Au-delà de son vocabulaire quelque peu militaire et de son style direct (les campagnes napoléoniennes ne sont pas si lointaines, d'où peut-être la sensibilité peu anglophile de Planta), mais toujours vivant et agréable, il faut reconnaître que l'érudit correspondant des Levrault, qui parle couramment l'allemand, manifeste des curiosités poussées. Il a généralement soin de citer avec précision les titres qu'il veut, et dont il a sans doute relevé les références dans les catalogues de foire ou dans des articles ou annonces de périodiques. Son intérêt pour l'Allemagne et sa philosophie ne se dément pas. Alors qu'il déclare penser à l'Angleterre et à la Hollande, le voici qui commande des livres allemands<sup>68</sup>, en indiquant pour chacun l'éditeur : les *Beiträge zur Charakteristik der neuen Philosophie* de Fichte<sup>69</sup> voisinent avec un traité sur la philosophie du christianisme positif<sup>70</sup>, un ouvrage d'Arendt sur le catholicisme<sup>71</sup>, puis les *Grundlehre der Religion*<sup>72</sup>, les « Causes de l'incroyance des lettrés d'aujourd'hui »<sup>73</sup>, un traité de Conradi<sup>74</sup> et un autre d'« Aphorismes sur la religion »<sup>75</sup>. Un officier supérieur, on le voit, très préoccupé de la

<sup>67</sup> Le colonel-philosophe aurait-il lu M<sup>me</sup> de Staël ? : « Les ouvrages des Allemands sont d'une utilité moins pratique que ceux des Anglais » (*De la littérature*, 1<sup>re</sup> partie, chapitre XVII).

<sup>68</sup> Il est bien vraisemblable que, pour les livres anglais et hollandais, Planta s'adresse à un libraire de Lille.

<sup>69</sup> Immanuel Hermann Fichte, *Beiträge zur Charakteristik der neueren Philosophie, oder Kritische Geschichte derselben von Descartes und Lockes bis auf Hegel*, Sulzbach, Seidel, 1829, 1 vol., 8°.

<sup>70</sup> J. H. Pabst, *Gibt es eine Philosophie des positiven Christentum?*, Köln, Dumont-Schauberg, 1832.

<sup>71</sup> Wilhelm Amadeus Arendt, *Darlegung der Beweggründe meines Übertritts in die Katholische Kirche*, Mainz, Müller, 1832.

<sup>72</sup> 3<sup>e</sup> éd., Sulzbach.

<sup>73</sup> Sparfeld, *Die Ursachen des Unglaubens der Gebildeten unser Zeit*, Leipzig, Glück, 1830.

<sup>74</sup> Kasimir Conradi, *Selbstbewußtseyen und Offenbarung, oder Entwicklung des religiösen Bewußtseyens*, Mainz, Kupferberg, 1831.

<sup>75</sup> Bernhard Rave, *Aphorismen über Religion und Dogmatismus an Herrn Pfarrer Dr. Smetz, Verfasser des Werkchens: Vernunft und Gefühl*, Köln, Bonn, Habicht, 1831.

philosophie de la religion et qui, à Sisteron, s'inquiétait déjà « d'être des premiers en France à jouir » des œuvres posthumes de Frédéric Schlegel « qui ne tarderont pas à paraître » (24 octobre 1831).

Enfin, avec quelque satisfaction, Planta demande au libraire de ne plus rien lui envoyer à Lille, car il « espère avoir [sa] retraite et être en paix à [sa] campagne (Fontaine, près Grenoble) »<sup>76</sup>. Et, de fait, les expéditions, toujours par la diligence, se poursuivent de Strasbourg vers Grenoble, où le colonel passe généralement par l'intermédiaire de « M. Prudhomme », son libraire en ville, lequel assure aussi parfois la transmission des paiements. Le rythme paraît très soutenu : sans doute le colonel, désormais à la retraite, dispose-t-il de plus de temps pour se livrer à ce qui constitue pour lui une véritable passion. Le 11 février 1834, première commande de traités de philosophie, puis, le 13 octobre, nouvelle et importante commande de philosophie allemande : Braniss, *System der Metaphysik*<sup>77</sup>, traité d'Eschenmayer sur la philosophie de la religion chez Hegel<sup>78</sup> et un autre de Rosenkranz sur le même auteur<sup>79</sup>, deux ouvrages de Fichte<sup>80</sup>, un traité sur la théologie naturelle et chrétienne<sup>81</sup>, la *Profession de foi d'un philosophe* de Leibniz et un titre sur la *Philosophie allemande*<sup>82</sup>, mais aussi le *Maître d'école pratique*<sup>83</sup> et deux titres de géographie<sup>84</sup>. Quelques semaines plus tard, le 24 janvier 1835, Planta est de passage à Grenoble même, où il ne manque pas de prendre son paquet de livres chez Prudhomme. Et, dès le lendemain, il passe par lettre une nouvelle commande à Strasbourg – pour laquelle il suit en partie les conseils que lui a apparemment adressés Caroline Levraut :

J'ai (...) l'honneur de vous prier, Madame, de me faire tenir : 1) la brochure de M. Beautain [*sic*] sur l'*Enseignement de la philosophie*, laquelle est comme le corps du délit prétendu ; 2) le mandement de M. de Triesern [*sic*], qui est l'acte d'accusation ;

<sup>76</sup> Fontaine, canton de Sassenage, à trois kilomètres de Grenoble.

<sup>77</sup> Christlieb Julius Braniss, *System der Metaphysik*, Breslau, 1834.

<sup>78</sup> Carl Eschenmayer, *Die Hegelsche Religions-Philosophie, verglichen mit dem christlichen Principe*, Tübingen, 1834.

<sup>79</sup> Karl Rosenkranz, *Hegel-Sendschreiben an dem Hofrath und Professor der Philosophie Herrn D. Carl Bacchmann in Jena*, Königsberg, Unger, 1834.

<sup>80</sup> Immanuel Hermann v. Fichte, *Sätze zur Vorschule der Theologie*, Stuttgart, Tübingen, 1826. Du même auteur, *Religion und Philosophie in ihrem gegenwärtigen Verhältnisse* (Winter).

<sup>81</sup> Wilhelm R. von Kayser, *Versuch einer Feststellung der natürlichen und christlichen Theologie*, Mainz, 1834.

<sup>82</sup> *Die Hauptgebühren der deutschen Philosophie*.

<sup>83</sup> Karl Gotthelf Grahl, *Der Praktische Schulmann: ein auf Erfahrung gegründeter Beitrag zur zweckmäßigen Volkserziehungsmethode und gemeinnützigen Schullehrer-Wirksamkeit*, Neustadt-a. d. O., Wagner, 1834.

<sup>84</sup> Karl Friedrich Vollrath Hoffmann, *Die Erde und ihre Bewohner*, Stuttgart, 1833, et L. Schuch, *Grundzüge der reinen Geographie nach den neuen Ansichten*, Leipzig, Bädeler, 1829.

3) enfin le livre de M. de Bonnechose et les diverses brochures dont vous voulez bien me parler...<sup>85</sup>

À cette première commande, Planta en joint une seconde, relativement importante, n'hésitant jamais à souligner certaines formules, ou à glisser quelques remarques sur l'objet qui le passionne. Il lui faut l'*Histoire de la philosophie depuis Kant* de Krug, « si tant est qu'elle paraisse enfin », mais aussi l'« Histoire du scepticisme » de Stäudlin<sup>86</sup>, la « Philosophie de la religion » de Hegel<sup>87</sup>, « Sur l'idée de la divinité » de Weisse<sup>88</sup>, les « Fondements de l'enseignement philosophique de la religion » de Suabedissen<sup>89</sup>, et,

enfin, les ouvrages philosophiques du fils de l'excellent Reinhold (le plus illustre selon moi des disciples de Kant). Ces ouvrages (...) concernent la vie de Reinhold père, ses dernières opinions et celles du fils. J'invoque votre bonté, Madame, et celle des philosophes de Strasbourg...

Puis, le 20 mai, viennent trois ouvrages de philosophie et de géographie : les *Réflexions* de Schlegel sur l'étude des langues asiatiques, *L'Asie*, par Victorine de Châtenay, et les *Religionswanderungen des Herrn Thomas Moore*, par Augusti<sup>90</sup>. Le 13 octobre, Planta commande encore la seconde édition de la *Symbolik* de Möhler et celle des *Grund-und Glaubenssätze* de Rölln, le *De Parsismo pro fonte religionis (...) temere habito* de Gelpke, et le *Christliches Erbauungsbuch* de Burkardt<sup>91</sup>. Une dernière commande est passée en 1836, année où le colonel a dû prendre lui-même la gestion de son « exploitation rurale », parce que son « fermier [le] payait mal », ce qui ne l'empêche pas de

<sup>85</sup> Il s'agit de « l'affaire Bautain », qui défraie la chronique à Strasbourg au milieu des années 1830. Le Parisien Louis Bautain est nommé en 1817 professeur de philosophie à Strasbourg, où il connaît un succès considérable. Il publie en 1833 *De l'enseignement de la philosophie en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, puis, en 1834, sa *Réponse d'un Chrétien aux Paroles d'un croyant*. Entré dans les ordres, il se heurte cependant à l'évêque, M<sup>gr</sup> Le Pape de Trévern et, après une controverse de plusieurs années, devra quitter Strasbourg en 1838. Félix Ponteil, « La Renaissance catholique à Strasbourg. L'Affaire Bautain, 1834-1840 », dans *Revue historique*, 1930, 164.

<sup>86</sup> Carl Friedrich Stäudlin, *Geschichte und Geist des Skepticismus...*, Leipzig, Crusius, 1794.

<sup>87</sup> G. W. F. Hegel, *Vorlesungen über die Philosophie der Religion. Nebst einer Schrift über die Beweise von Dasein Gottes*, Berlin, Duncker und Humblot, 1832.

<sup>88</sup> Christian Hermann Weisse, *Die Idee der Gottheit: eine philosophische Abhandlung, als wissenschaftliche Grundlage zur Philosophie der Religion*, Dresden, 1833.

<sup>89</sup> David Theodor August Suabedissen, *Grundzüge der philosophischen Religionslehre*, Marburg, Kassel, Krieger, 1831.

<sup>90</sup> Johann Christian Wilhelm Augusti, *Die Religions-Wanderungen des Herrn Thomas Moore, eines irländischen Romantikers, beleuchtet von einigen seiner Landsleute. Aus dem Engl. übersetzt und mit erl. Anm. begleitet...*, Köln, Bachem, 1835.

<sup>91</sup> K. F. C. Burkhart, *Christliches Erbauungsbuch für gebildete Landsleute*, Zeitz, Webel, 1835.

lire l'*Apologie du christianisme* de Stirn<sup>92</sup>, *Sur la raison et le christianisme* de Thiobald, et la *Leçon du péché* (de Julius Müller?).

Strasbourg constitue un excellent point d'observation des phénomènes relevant de la problématique de l'importation et de l'exportation de librairie entre la France, l'Allemagne et une partie importante de l'Europe continentale<sup>93</sup>. Mais la réalité devant laquelle nous nous trouvons prend une forme bien plus complexe que celle du simple échange de marchandises, de supports et de contenus, notamment dans cette période intermédiaire entre « librairie d'Ancien Régime » et « librairie industrielle » qui est celle du premier XIX<sup>e</sup> siècle. L'étude amène à souligner, d'abord, les spécificités d'un commerce effectivement très particulier, à une époque où l'espace résiste encore de toute son épaisseur, qu'il s'agisse de diffuser l'information (quels titres ont été publiés), de procéder aux expéditions ou de recevoir les paiements – de tous côtés, les surcoûts sont sensibles.

Mais l'étude montre surtout combien, du point de vue méthodologique, l'analyse des transferts sur la base des seules traductions reste très insuffisante, dans la mesure où, s'agissant par exemple de la géographie germanophone, une partie importante du public potentiel connaît parfaitement le français, et se procure même plus volontiers les titres dans cette langue que leurs traductions éventuelles (quand ce n'est pas la traduction française d'un original allemand). Dans le même temps, cette préférence reste caractéristique d'une société de cour que les développements du XIX<sup>e</sup> siècle font apparaître comme de plus en plus élitiste et minoritaire. Côté français, si nous quittons la géographie bilingue de l'Alsace et de la Lorraine du nord, et même si la connaissance de l'allemand se répand dans une certaine mesure, seul un nombre limité de lecteurs susceptibles de lire dans cette langue est attentif à se procurer les textes dans leur version d'origine : le colonel Planta en donne un exemple remarquable. Cette connaissance approfondie demeure pourtant affaire d'un petit groupe, une partie importante du marché éditorial ou de la diffusion de textes en allemand relevant désormais de l'édition scolaire, et notamment du marché des collèges.

Nous sommes ainsi dans une période de transition, où se rencontrent des tendances divergentes. L'héritage de l'« Europe française » reste présent, et il se continuera au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale. Dans le

<sup>92</sup> C. H. Stirn, *Apologie des Christenthums in Briefen für gebildete Leser*, Stuttgart, Belsler, 1836.

<sup>93</sup> Frédéric Barbier, « Les exportations françaises de livres vers l'Europe de l'Est et du Sud-Est au XIX<sup>e</sup> siècle : contribution à une histoire des transferts culturels », dans *Des Moulins à papier aux bibliothèques : le livre dans la France méridionale et l'Europe méditerranéenne (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, dir. Roland Andréani [et al.], Montpellier, Presses universitaires, 2003, 2 vol., t. I, p. 329-357.

même temps, la logique de la librairie industrielle privilégie le principe du public de masse – à commencer par le public des différents établissements d'enseignement –, lequel est bien évidemment à l'opposé de cette distinction sous-tendant souvent l'économie de la librairie française à l'étranger. Enfin, la conjoncture intellectuelle est de plus en plus favorable à l'Allemagne : dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain nombre d'intellectuels français étaient partis à la découverte de cette géographie culturelle – et éditoriale – qu'ils ne connaissaient pas. La France de Guizot, plus tard celle de Victor Duruy, se met de plus en plus systématiquement à l'école allemande, notamment dans certains domaines de spécialisation, dont le premier est désormais celui de la philosophie. Encore une quarantaine d'années, et la défaite de 1871 sera précisément rapportée à la supériorité de la science (*Wissenschaft*) et du système d'enseignement allemands. Les échanges, dès lors, se multiplieront encore.

Sans revenir sur la problématique de l'appropriation, les transferts montrent comment ce qui circule avec le livre, qu'il s'agisse d'exportation ou de traduction, ce n'est pas un objet et un contenu entendus de manière univoque. C'est un objet qui se donne à comprendre par rapport à une certaine conjoncture, et à l'entour duquel se développe tout un processus de réorientation et de recalibrage, d'adaptation et de redéfinition, préluant à l'appropriation éventuelle de son contenu.